



**Labyrinthe**

26 | 2007 (1)

Penser par extraordinaire

---

Emmanuel Lozerand, *Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX<sup>e</sup> siècle*

Paris, Les Belles Lettres, coll. « Japon », 2005, 389 p., 30 €

Guillaume Paugam

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1506>

DOI : 10.4000/labyrinthe.1506

ISSN : 1950-6031

**Éditeur**

Hermann

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 mars 2007

Pagination : 101-106

ISBN : 978-2-9526131-3-2

**Référence électronique**

Guillaume Paugam, « Emmanuel Lozerand, *Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX<sup>e</sup> siècle* », *Labyrinthe* [En ligne], 26 | 2007 (1), mis en ligne le 01 avril 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1506> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.1506

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Propriété intellectuelle

---

# Emmanuel Lozerand, Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX<sup>e</sup> siècle

Paris, Les Belles Lettres, coll. « Japon », 2005, 389 p., 30 €

Guillaume Paugam

---

## RÉFÉRENCE

Emmanuel Lozerand, *Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Japon », 2005, 389 p., 30 €.

- 1 On se souvient que *Les Mots et les Choses* s'ouvrait sur l'inextinguible rire secouant les « familiarités de [notre] pensée », à la lecture d'un texte de Borges. On se souvient de la jubilation de Foucault à citer cette incertaine « encyclopédie chinoise », de l'attelage, mystérieux et apocryphe, formé par l'énumération de ces catégories des antipodes, de l'inquiétude indicible suscitée par leur simple juxtaposition syntaxique :  
Les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) et cætera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches<sup>1</sup>.
- 2 La réflexion de Foucault naissait ainsi d'une forme particulièrement éthérée d'hétérotopie : le catalogue, forme nue de l'impensable.
- 3 C'est une leçon qui a été singulièrement bien retenue par Emmanuel Lozerand, dont le livre – à l'instar de *Naissance de la clinique* et *Surveiller et punir* – s'ouvre sur l'éloquent contraste entre l'inventaire « à la Prévert » de ce qui constituait en 1883 la « littérature

des Japonais » aux yeux de Léon de Rosny<sup>2</sup>, et l'*History of Japanese Literature* donnée par William George Aston à peine seize ans plus tard. Entre les deux, un monde – ou comme l'écrit Emmanuel Lozerand :

L'explication de l'extraordinaire différence entre les exposés de Rosny et Aston tient en réalité à un bouleversement complet des modes de pensée, à ce que l'on nommait naguère « rupture épistémologique » ou « changement d'épistémè », mais qu'une mode plus récente invite à qualifier de « substitution de paradigme ». Voilà pourquoi les études japonaises ont plus progressé en quinze ans, de 1883 à 1898, qu'à n'importe quelle autre période de leur histoire, en matière de littérature du moins (p. 22).

- 4 La pudeur d'Emmanuel Lozerand à l'égard du vocabulaire foucaldien s'explique. La mauvaise presse de la « rupture épistémologique » n'apparaît en effet pas toujours injustifiée – tout l'argument de *Littérature et génie national* n'est-il pas, justement, de dissiper les exhalaisons magiques de ce trop démonstratif « voilà pourquoi » (*loc. cit.*, p. 22), attaché au concept d'« épistémè » ? Il n'empêche. Une fois de plus, l'occasion nous est donnée de constater l'intérêt, fût-il problématique, que revêtirait le questionnement de l'histoire de la littérature selon une perspective foucaldienne<sup>3</sup>. *Littérature et génie national*, pour sa part, ne se propose rien moins que la résolution des facteurs ordonnant cette « substitution de paradigme » (ou « changement d'épistémè », ou tout autre nom susceptible de désigner ce phénomène) pour ce qui est de l'histoire de la littérature japonaise. On mesure à peine la difficulté d'une telle tentative.
- 5 Par contraste, le programme, scrupuleusement suivi, d'Emmanuel Lozerand se peut ramener à une formule très simple, à cette obsédante question qui scande son ouvrage, « pourquoi ? » :  

Pourquoi le Japon entra-t-il à cette date, avec une telle vélocité, et de sa propre initiative, dans le processus mondial de l'affirmation des différents génies littéraires nationaux ? Et s'il subit des influences occidentales, pourquoi celles-ci furent-elles si opérantes ? (quatrième de couverture)
- 6 Car le souffle qui porte l'entreprise d'Aston, remisant au placard de l'histoire des idées les « besicles surannées » de Rosny (p.22) – ces « catégories venues de Chine » (p.26) bientôt offertes au scalpel foucaldoborgesien de l'histoire – vient du Japon lui-même. Ou plutôt de quelques-uns de ses ressortissants, très précisément situés par un « portrait de groupe » (p. 88 sq.) de la « génération magique » de 1860, celle qui finit d'essuyer les plâtres de l'université de Tôkyô tout en préparant sur son temps de loisirs les publications « qui vont bouleverser l'approche du phénomène littéraire au Japon » au cours de la fameuse année 1890.
- 7 Les responsables identifiés de cette révolution intellectuelle dans l'université balbutiante du Japon de Meiji multipliaient ainsi les paradoxes. Japonais à l'heure où, comme Emmanuel Lozerand le rappelle utilement (et sous réserve d'erreur ou d'omission), la plupart des premières histoires littéraires extra-européennes étaient rédigées par les Occidentaux ; jeunes, alors que les œuvres de leurs homologues Gervinus, Scherer, Lanson ou De Sanctis représentaient « l'œuvre d'une vie et le couronnement d'une carrière de "philologue" » (p.81) ; vaguement en rupture de ban alors qu'ils auraient représenté ailleurs la pointe de la science, ils avaient beau bénéficier du savoir accumulé par leurs maîtres, l'on ne peut véritablement parler d'un encouragement à lui donner une nouvelle inflexion (p.136-137). La compilation et l'écriture des *Littérature nationale* par Ueda Kazutoshi, *Livre de lecture de littérature nationale* par Hana et Tachibana et *Histoire de la littérature japonaise* par Mikami et Takatsu se faisaient ainsi en dehors de leur cursus au

sein du département pour l'étude des classiques, sur leur temps et comme à fonds perdus, en marge d'un enseignement où la culture néo-confucéenne traditionnelle perdurait à travers les hésitations des « études nationales » (p.107) et où, définitivement, ils ne se retrouvaient pas. Soit, pour l'historien, un enchevêtrement de facteurs d'importance et de niveaux d'opération divers qu'il faut saisir chacun en sa spécificité pour cerner la singularité de cette émergence autochtone d'une histoire de la littérature nippone. Il faut ainsi une patience d'ange à Emmanuel Lozerand pour en dénouer patiemment les fils – l'âge des impétrants, leur parcours, celui de leurs maîtres, le cadre institutionnel et pédagogique dans lequel ils évoluent, sans compter les mutations dans la conscience nationale du Japon de Meiji dont ces travaux font retentir le lointain écho<sup>4</sup>.

- 8 Le genre pourtant est austère et autorise peu la fantaisie. L'appréciation d'un corpus, la recension de catalogues de librairies et la description complète de tables des matières paraissant *a priori* aussi excitantes que feuilleter les pages de l'annuaire téléphonique, il faut toute la malice, subrepticement distillée dans l'érudition dont fait montre Emmanuel Lozerand – au détour de remarques de haute teneur méthodologique<sup>5</sup>, dans les interstices d'un travail perpétuellement conscient de ses limites<sup>6</sup> – pour que les pièces du puzzle historique rassemblées par lui finissent de captiver le lecteur. Ce n'est pas le moindre des tours de force s'agissant d'une peinture si précise du « bouleversement conceptuel » (p.170) qui explique l'émergence d'une histoire de la littérature nationale au mitan de l'ère Meiji. D'autant plus que cette peinture, se voulant aussi exacte que possible, avait à déjouer nombre d'écueils de taille qui s'imposent tout d'abord au chercheur.
- 9 Sur le plan méthodique il s'agissait en effet de dénoncer les « leurres » et « séductions de la téléologie » (p.25), de traquer les insuffisances de la seule quête sémantique du mot « littérature » (p.31), de ne jamais s'en tenir aux explications univoques. Le dogmatisme est ainsi continuellement mis à l'index. À preuve, le droit à l'approximation, somme toute relative, est explicitement revendiqué (« même si la méthode n'a pas la rigueur requise pour une véritable histoire sociale de la lecture... », p. 37), l'étude se montrant par ailleurs parfaitement lucide à l'égard de ses propres catégories (« ce qui, soit dit en passant, met quelque peu à mal la répartition, sans doute trop rigide, que nous essayons de suivre », p. 60). Sur le plan émique, il s'agissait de ne pas laisser échapper son objet. Car qu'est-ce au juste que cette « littérature japonaise » circonscrite tantôt par sa langue d'écriture (« Mais laquelle ? Faut-il exclure le chinois, le sino-japonais ? Privilégier la langue parlée, la langue écrite ? », p. 27), tantôt par sa géographie (mais que faire de la littérature des Aïnous, des Ryûkyû et d'Okinawa ?), tantôt par la nationalité de ses auteurs, etc. ?
- 10 Aussi faut-il qu'Emmanuel Lozerand ait le goût du paradoxe, et le visible désir d'en découdre avec les préjugés nombreux qui entourent sa matière et sa période : contrairement à ce que l'on pourrait croire, le retour au « national » ne se fait pas au détriment du renouveau des « Études chinoises » (p.198 et suivantes) ni même par le rejet d'un Occident tour à tour prédominant ou forclos (dont l'incidence est donc particulièrement délicate à apprécier, comme y insiste le chapitre « De l'"influence" et de ses limites », p. 158-162). Pour assister à la *Naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX<sup>e</sup> siècle*, il n'y suffisait donc pas d'appréhender ses trois mots clefs – « histoire », « littérature », « national » –, c'est tout un univers intellectuel qui était à reconstruire :

La mise en place de ce corpus littéraire national va nécessairement de pair avec d'autres démarches intellectuelles : l'une est théorique, l'autre historique. Sans le développement d'une réflexion philosophique, esthétique et poétique d'une part, sans les mutations de la démarche historique de l'autre, ce corpus n'aurait pu être constitué (p. 318).

- 11 Un tel sens de la nuance en dit long sur l'ambition de cette étude. *Littérature et génie national* est un vrai et grand livre d'Histoire, et imperceptiblement, c'est le centre de gravité de tout le champ de la japonologie contemporaine qui s'en trouve déplacé.
- 12 En effet, au gré des ouvrages qu'Emmanuel Lozerand convoque, mobilise voire rectifie ici et là, dans cette « littérature » (au sens qui était encore celui de Rosny) des études japonaises, le dessein transparaît d'un champ de réflexion réorienté vers son dehors. Il faut relire ces pages consacrées à la « définition en extension », qu'Emmanuel Lozerand distingue soigneusement des intentions théoriques exprimées par la « définition en compréhension » :
- À bien y réfléchir, les différents corpus proposés à la lecture durant cette période, qu'ils aient été listés, édités, commentés, enseignés ou narrés en une histoire, n'ont-ils pas fait beaucoup plus pour la perception et la constitution même de l'entité « littérature japonaise » que beaucoup de raisonnements théoriques ? [...] En réalité, il semble que la délimitation en extension, par l'établissement d'un corpus, même si elle s'accompagne d'un effort implicite ou explicite de réflexion conceptuelle avec lequel des décalages sont possibles, sinon probables, a été le fer de lance de la constitution de l'entité « littérature japonaise » (p. 33).
- 13 À y regarder de près, Emmanuel Lozerand, dans ses accents ouvertement foucaaldiens<sup>7</sup>, par le recours à l'histoire des concepts à la Koselleck et la référence à *La Troisième république des Lettres*, ne propose-t-il pas, dans son propre camp, la même ouverture conceptuelle proposée en cette année 1890 par nos Mikami, Takatsu et consorts pétris, pour leur part, des conceptions d'Herder, d'Humboldt et de Taine ?
- 14 Il se pourrait alors que l'on doive regarder la mutation intellectuelle décrite par *Littérature et génie national* comme la séduisante « mise en abyme » de sa propre approche particulièrement indisciplinée. De fait, ce livre, en un beau tir groupé, inaugure avec celui de Michaël Lucken<sup>8</sup> la « Collection Japon » des Belles Lettres qui précise :
- Le Japon est devenu plus proche. [...] Il s'offre à une réflexion critique, nourrie par les acquis des sciences humaines et sociales. Documentés aux sources originales ou s'appuyant sur de solides enquêtes de terrain, les ouvrages de cette collection refusent néanmoins de s'enfermer dans une érudition réservée aux initiés. Ils souhaitent proposer à un public non averti les travaux de la japonologie d'aujourd'hui. (Prière d'insérer)
- 15 De ce projet, l'ouvrage d'Emmanuel Lozerand semble bien s'être fait le blason.

---

## NOTES

1. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990 [1re édition 1966], p. 7.
2. *Littérature et génie national*, p. 17 sqq.
3. Autres temps, autres lieux, on pense ici particulièrement à cette remarque d'Yves Hersant : « La famille d'esprit de Tesauro compte aussi des Allemands : dans son *Ars nova argutiarum* (1649), le jésuite Jacob Masen, théoricien de l'épigramme, montre avec beaucoup de raffinement le rôle de la métaphore dans les "finesses". Et dans un traité bien plus tardif, le *De arguta*

dictione (1693), Daniel Morhof s'inspire directement du Cannocchiale pour construire mille merveilles, à partir de règles simples. Trop tard : un changement d'épistémè, bien plus profond qu'un changement de mode, suscite en Europe une grande méfiance envers ces jeux combinatoires et la sophistication qui les inspire. » Voir *La Métaphore baroque*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 2001, p. 131.

4. En un chapitre qui doit beaucoup à « l'histoire des concepts » à la Koselleck mais qui, curieusement, s'inscrit sous l'augure foucaldien par un titre qu'on ne pourrait moins ambigu : « Conditions de possibilités de l'histoire d'une littérature nationale ». De l'un à l'autre, un esprit plus chagrin diagnostiquerait pourtant un changement de mode, peut-être une « substitution de paradigme »..., voire une « rupture épistémologique » ( ?)

5. « ... en furetant dans le fonds Yanagita [Yanagita bunko] de la Bibliothèque de l'université Waseda, nous avons mis la main sur... », p. 147.

6. « ... essayons de les préciser en nous appuyant essentiellement sur les cas français et allemand (partie parce qu'ils sont moteurs, surtout l'Allemagne, partie parce que l'information a été plus facile à rassembler) », p. 162.

7. On relève aussi, pour l'anecdote, le clin d'œil à Lacan : « Le sino-japonais, on l'a dit, était du chinois pour l'œil, du japonais pour l'oreille (et une sorte de mixte, ou de feuilleté, linguistique pour l'esprit qui l'écrivait ou le déchiffrait) » (p. 260).

8. Michael Lucken, *Grenades et amertume. Les peintres japonais à l'épreuve de la guerre 1935-1952*, Paris, Les Belles Lettres, « Collection Japon », 2005.

---

AUTEUR

GUILLAUME PAUGAM

labylefil@gmail.com